

UNE NOUVELLE EPISTOLAIRE SATIRIQUE

*Une nouvelle satirique sous la forme d'un discours donné par le démon-
vétéran Screwtape lors d'une cérémonie de remise des diplômes à l'univer-
sité du Tentateur.*

 Screwtape

LÈVE SON VERRE

PAR

C. S. LEWIS

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ANGLAISE

Fellow of Magdalen College, université d'Oxford, 1925–1954.

*Professeur de littérature médiévale et de la Renaissance à l'université
Cambridge (Magdalene College), 1954–1963*

MEMBRE DES "INKLINGS"

PRENANT APPUI SUR UN PERSONNAGE TIRÉ
DES SCREWTAPE LETTERS

Diabolus superbus spiritus, quod ferre non possunt, ad illudendum

année du Seigneur MMXVII

PRESSES UNIVERSITAIRES
S A M I Z D A T



Screwtop Proposes a Toast a été publié pour la première fois dans *The Saturday Evening Post*, le 19 décembre 1959. *Screwtop lève son verre* a été traduit de l'anglais par Mathieu Grossi (2017).

Samizdat, septembre 2017 (domaine public sous la loi Canadienne des droits d'auteur). [NE] = Note de l'éditeur

Polices:

JSL Ancient

Cardinal Regular [Typographer Mediengestaltung]

Gargoyles [Banshee]

IM Fell DW Pica [Igino Marini],

IM Fell English Roman & Italic [Igino Marini],

Scurlock [David F. Nalle]

Old Seals TFB [kaiser zhar khan]

UglyQua Italic [M. Klein]



(Nous sommes en enfer pour le dîner annuel de l'université du Tentateur dédiée à la formation des jeunes démons. Le principal, Dr Slubgob, vient de lever son verre à la santé des invités. L'invité d'honneur, Screwtape, un démon très expérimenté, s'est levé pour répondre.)

Monsieur le Principal, votre Imminence, vos Disgrâces, Boucs en rut et Démons distingués.

La coutume veut qu'en ce genre d'occasion l'orateur s'adresse principalement à ceux des convives qui viennent d'obtenir leur diplôme et seront bientôt envoyés prendre leur poste officiel de tentateurs sur terre. Je suivrai la coutume bien volontiers. Je me rappelle avec quelle horreur j'ai moi-même attendu ma première convocation. J'espère donc, et je crois, que vous ressentez tous ce soir la même angoisse. Votre avenir est devant vous. L'Enfer tout entier attend de vous, que dis-je, exige de vous un succès sans faille, à l'image de celui qui marqua ma propre carrière. Si vous laissez échapper ne serait-ce qu'une âme, vous savez ce qui vous attend.

Loin de moi l'idée d'apaiser cette saine et lucide terreur, cette inflexible anxiété, qui vous éperonneront dans vos entreprises. Oh, comme vous envierez aux mortels leur capacité à dormir ! Cela dit, je voudrais vous ouvrir des perspectives modérément encourageantes sur notre situation stratégique actuelle.

Votre redouté principal a inclus dans son long discours quelques excuses relatives au médiocre banquet qui nous fut servi ce soir. Ma foi, chers démons, personne ne le blâme. Mais en vain nierait-on que les âmes dont nous avons festoyé étaient de bien piètre qualité. Toute la virtuosité culinaire de nos tourmenteurs n'a pu élever ces viandes au-delà de l'insipide.

Ah, s'il m'était donné de mordre encore dans un Farinata, dans un Henry VIII, dans un Hitler, même ! Cela vous crépitait sous la langue, cela vous craquait sous la dent ; il y avait là une telle rage, un tel égoïsme ! Ceux-là étaient d'une cruauté à peine moins consistante que la nôtre. Et ils se défendaient si délicieusement ! Et ils vous réchauffaient les entrailles, quand vous les aviez enfin ingurgités !

Au lieu de cela, qu'avons-nous eu ce soir ? Un fonctionnaire municipal mijoté dans son pot-de-vin. Personnellement, je n'y ai pas perçu la saveur d'une avarice brutale et passionnée, comme celle des grands magnats du siècle dernier. Ce pécheur n'était-il pas, indéniablement, un être insignifiant, qui empochait machinalement ses misérables bakchichs avec un sourire en coin et niait tout publiquement en alignant les platitudes les plus faisandées ? Un sordide vermisseau qui s'était laissé aller à accepter la corruption, à peine conscient qu'il était corrompu, et qui ne faisait somme toute qu'imiter les autres membres de sa caste ? Oh, et il y a eu ce ragoût d'adultères un peu tiédasse. Y avez-vous senti la moindre pincée de luxure, de vraie luxure enflammée, rebelle, provocatrice, insatiable ? Pas moi, en tout cas. Je n'y ai trouvé qu'un mélange de crétins asexués qui s'étaient fourvoyés dans les mauvais lits par réaction automatique aux publicités obscènes, ou pour se sentir libres et modernes, ou pour se rassurer sur leur virilité, sur leur *normalité*, ou seulement parce qu'ils n'avaient rien d'autre à faire. Franchement, moi qui ai goûté de la Messaline et du Casanova, je peux vous dire que ce ragoût m'a donné la nausée. Le syndicaliste fourré à la sédition était peut-être légèrement meilleur. Celui-là du moins avait fait souffrir des gens pendant sa vie. Il avait fait couler le sang – pas toujours inconsciemment ; il avait œuvré à provoquer des famines et à étouffer la liberté de ses frères. Oui, d'une certaine façon il savait ce qu'il faisait... Mais d'une certaine façon seulement. Ces objectifs n'occupaient qu'à peine son esprit. Ce qui réglait sa vie, c'était la ligne du parti, l'estime de ses camarades, et par-dessus tout la routine, toujours la routine.

Mais venons-en au fait. D'un point de vue gastronomique, c'est déplorable. Mais j'ose espérer que nul d'entre nous n'accorde trop d'importance à la gastronomie. Considérée sérieusement, cette récolte n'est-elle pas porteuse de grands espoirs ?

Observez d'abord la quantité de ces mets. Ce souper est répugnant, certes, mais nous n'avons jamais eu autant d'âmes !

Quel triomphe ! On serait tentés d'affirmer que ces âmes, ou ces restes d'âmes, ne valent pas la peine qu'on prend à les damner. Peut-être, mais notre Ennemi, pour je ne sais quel motif insondable et pervers, les croyait dignes d'être sauvées. Croyez-moi ! Vous, les jeunes qui n'êtes jamais allés au front, vous n'avez aucune idée du travail minutieux qu'il a fallu mettre en œuvre pour capturer chacune de ces misérables créatures.

La difficulté vient justement de leur petitesse et de leur mollesse. Ces vermines-là avaient l'esprit si brouillé, elles répondaient si passivement à leur environnement, qu'il fut extrêmement difficile de les élever à ce degré de dardé morale et de liberté d'action où un être humain est capable de commettre le péché mortel. Il a fallu les conduire au péché avec la plus grande attention, car un millimètre de trop et... tout aurait été perdu. Le pécheur aurait pris conscience de sa condition et il se serait repenti. Mais d'un autre côté, si on ne le poussait pas assez loin, si sa conscience n'était pas assez

impliquée, alors il risquait d'échapper aux forces infernales et d'être envoyé dans les limbes¹, où les créatures trop tièdes pour le Ciel et l'Enfer sont autorisées à sombrer à jamais dans une sous-humanité plus ou moins satisfaite.

Lorsqu'elles font ce que l'ennemi appelle *un mauvais choix*, ces créatures ne se trouvent pas, généralement, dans un état de pleine responsabilité spirituelle. Elles ignorent la source ou le caractère réel des interdictions qu'elles transgressent. Leur conscience existe à peine indépendamment de l'atmosphère sociale où elles baignent. Et bien entendu, nous avons fait en sorte que leur langage lui-même soit vague et opaque : ce qui est un pot-de-vin dans la profession d'un autre s'appelle dans la leur un *petit cadeau* ou un *bon conseil*. Le travail de leur tentateur est d'abord de les mener sur la route des enfers par une répétition soutenue des décisions immorales. Une fois que c'est fait, le plus important est de changer l'habitude en principe moral, un principe que le mortel sera prêt à défendre. Après cela, tout ira pour le mieux. La conformité à l'environnement social, qui est d'abord purement instinctif ou même mécanique (quelle résistance un tas de gelé pourrait-il opposer ?) devient grâce à ce procédé un idéal secret, un crédo en quelque sorte, l'idée qu'il faut faire comme tout le monde. D'abord ils ignoraient la loi qu'ils transgressaient, à présent ils développent une vague théorie à son sujet : ils l'appellent *moralité bourgeoise* ou *puritaine* (des termes inappropriés, mais souvenez-vous que ces gens-là n'ont jamais ouvert un livre d'histoire). Ainsi se développe progressivement au cœur de la créature la résolution endurcie de continuer dans la mauvaise voie ; et même de résister aux envies passagères de rédemption. Cette résolution se situe dans un minuscule noyau au centre de l'âme. Ce n'est pas le fruit d'une réflexion, car ils sont trop ignorants ; ce n'est pas un défi à la société, car ils sont trop incapables d'émotion et d'imagination pour défier la société. C'est quelque chose de distingué, de presque *respectable* à sa façon, c'est comme un caillot ou le début d'un cancer. Mais cela sert nos desseins. C'est à ce moment que l'on rencontre pour la première fois un rejet délibéré, quoiqu'encore flou, de ce que l'ennemi appelle la Grâce.

Il faut donc se réjouir de ces deux phénomènes : primo, l'abondance de nos proies, qui malgré leur fadeur nous préservent de la famine, et secundo le triomphe de nos tentateurs, dont le talent n'a jamais été aussi remarquable. Mais la troisième morale de l'histoire, que je n'ai pas encore évoquée, est la plus importante de toutes.

Les âmes dont le désespoir et la ruine ont fourni notre festin (ou du moins notre pitance) sont d'un genre de plus en plus répandu. Les dépêches du Bas Commande-

1 - [ENJ] Tout en étant propagé par les catholiques et les anglicans, le concept des *limbes* (un lieu où attendent les âmes au destin éternel encore indéciés, ex. les nourrissons non baptisés) trouve sa source dans la philosophie païenne plutôt que dans l'Écriture. Un concept parallèle, celui du *Purgatoire* (que Lewis explore dans *The Great Divorce*) est un endroit où les âmes ont droit à une « seconde chance » au salut après la mort. Bien qu'il s'agisse d'un enseignement lucratif pour l'Église catholique, cela n'a pas de fondement dans l'Écriture et le contredit d'ailleurs (Heb 9: 27).

ment nous assurent qu'il en est ainsi, et toutes nos directives nous incitent à peaufiner nos tactiques en vue de la séduction des âmes mollassonnes. Il existera toujours des *grands* pécheurs qui transgresseront la raison commune sous l'effet de passions vives et généreuses, et qui, jouissant d'une puissante faculté de concentration, la dirigeront contre notre Ennemi. Mais ces pécheurs-là se feront plus rares. Nos proies seront de plus en plus nombreuses, mais elles seront aussi de plus en plus infectes ; apprêtez-vous à absorber le genre de résidu qui auraient jadis fini dans l'écuelle de Cerbère. Il faut comprendre deux choses à ce propos. D'abord, même si le changement vous déprime, il nous avantage. Ensuite, observez les moyens par lesquels il a été amené.

C'est une amélioration patente. Les plus grands pécheurs (et les plus savoureux) sont de la même espèce que ces êtres abominables qu'on nomme les grands Saints. La disparition de cette espèce réduit certes considérablement la qualité de nos agapes ; mais elle cause aussi la frustration et la famine de notre Ennemi ! S'il a créé l'humanité, s'il s'y est laissé torturer, ce n'était pas pour produire des candidats aux limbes, des humains ratés. Il veut qu'ils deviennent des saints, des dieux, des êtres à son image. L'amertume de votre portion n'est-elle pas un petit prix à payer pour voir Sa grande expérience sombrer dans un échec ridicule ? Mais ce n'est pas tout. Si les grands pécheurs se font rares, ils sont aujourd'hui nos meilleurs agents. Tous les dictateurs, tous les démagogues, presque toutes les vedettes sont capables d'attirer à nous des milliers d'humains bêlants. Ces moutons sacrifient les restes de leur âme à leur idole ; et l'idole nous transmet l'offrande. Il viendra peut-être un temps où nous n'aurons plus à nous soucier de tentation individuelle, si ce n'est pour quelques exceptions. Attrapez le bélier qui porte la doche, et tout le troupeau vous suivra.

Mais comprenez-vous bien comment nous sommes parvenus à réduire une telle proportion de la race humaine à l'état de pure statistique ? Ce n'est pas arrivé par accident. Cela vient de notre riposte - et quelle riposte ! - à l'une des plus graves attaques que nous ayons eu à subir.



Je me permettrai de vous rappeler la situation des humains dans la seconde partie du XIX^e siècle. À l'époque, j'achevais ma carrière de tentateur et on m'avait affecté à un poste administratif en remerciement de mes services. Le grand mouvement pour la liberté et l'égalité des hommes avait porté des fruits généreux, des fruits qui avaient eu le temps de mûrir. On avait aboli l'esclavage. Les Américains avaient remporté la guerre d'Indépendance. La Révolution française avait été un succès. Ce dernier mouvement contenait originellement bien des éléments en notre faveur. On y trouvait mêlés beaucoup d'athéisme, d'anticléricalisme, d'envie, de vindicte, et même quelques absurdes tentatives pour ressusciter le paganisme². Il n'était guère aisé de déterminer la position à tenir. D'une part c'était (c'est encore) une cuisante défaite que de voir des prisonniers briser leurs chaînes ou des gens affamés obtenir de quoi manger. Mais d'autre part, ce mouvement constituait un tel rejet de la foi, un tel matérialisme, un tel sécularisme, une telle haine générale, que nous nous sentîmes obligés de lui apporter notre soutien.

À la fin du siècle, cependant, la situation s'était simplifiée tout en prenant de l'ampleur. Dans le secteur de l'Angleterre (où j'ai le plus servi) un évènement abominable s'était produit. Notre ennemi, avec un de ces tours de passe-passe dont il a le secret, s'était approprié une grande partie du mouvement libéral et progressiste et l'avait perverti pour servir ses propres desseins. L'antichristianisme originel du mouvement ne perdurait qu'à peine. Un dangereux phénomène appelé socialisme chrétien s'insinuait dans la société. Nos bons vieux propriétaires d'usines qui s'enrichissaient sur le dos des pauvres, au lieu d'être assassinés par leurs ouvriers (ce qui aurait pu nous être utile) étaient méprisés par leur propre classe. Les riches abandonnaient leur pouvoir, non par crainte d'une révolution, mais pour obéir à leurs consciences. Quant aux pauvres qui gagnaient à l'affaire, leur comportement était pour le moins décevant. Au lieu d'employer leur liberté, comme nous l'espérions raisonnablement, à s'adonner aux massacres, aux viols, aux pillages, ou à une ivrognerie perpétuelle, ils entreprirent perversement de devenir propres, ordonnés, économes, éduqués, et même vertueux. Croyez-moi, chers démons, nous étions à deux doigts d'assister à l'avènement d'une société saine.

Mais grâce à Notre Père d'En-Bas, la menace fut évitée. Notre contre-attaque se déploya sur deux niveaux. Au niveau le plus profond, nos généraux parvinrent à donner pleine puissance à un élément implicite dans le mouvement depuis ses commencements. Cachée au cœur de toutes ces luttes pour la liberté des peuples, se trouvait une haine profonde de la liberté individuelle. C'est Rousseau, cet homme sans

2 - [NE] Allusion possible au culte de la Raison et de l'Être suprême mis à l'avant en France après la Révolution (automne 1793 - printemps 1794). Il fut célébrée entre autres le 20 prairial an II (8 juin 1794) et présidée par Robespierre, revêtu d'un habit bleu céleste serré d'une écharpe tricolore. Peut référer aussi à la *religion de l'humanité* (qui inclut le culte de Clotilde de Vaux) proposé par Auguste Comte au 19^e siècle.

égal, qui l'a d'abord révélé. Dans sa démocratie idéale, seule la religion de l'État est autorisée, l'esclavage est restauré, et l'individu apprend qu'il a toujours désiré (sans le savoir) tout ce que le gouvernement lui impose. En nous fondant sur ces prémisses, et avec l'aide d'Hegel (un autre de nos indispensables propagandistes) nous parvîmes aisément à créer les états nazi et communiste. Même en Angleterre, nous obtînmes un succès remarquable. J'ai entendu l'autre jour que dans ce pays, un homme doit demander une autorisation spéciale s'il veut abattre avec sa propre hache son propre sapin pour en faire des planches avec sa propre scie et employer ces planches à construire une cabane à outil dans son propre jardin.

Telle fut notre première contre-attaque. Rassurez-vous, on ne confiera pas ce genre de chantier à des débutants comme vous. Vous serez affectés à des individus en tant que tentateurs personnels. C'est justement à travers les individus que notre contre-attaque prend une forme différente.

Il y a un mot que vous devrez employer constamment pour les mener par le bout du nez : c'est le mot *démocratie*. Vous le savez, nos philologues ont déjà accompli un travail formidable dans la dégradation des langues humaines. Inutile donc de vous dire que le mortel ne doit jamais être autorisé à donner à ce mot un sens clair et défini. Normalement, il ne s'y essaiera pas. Il ne lui viendra jamais à l'esprit que la démocratie est proprement le nom d'un système politique, plus précisément d'un système de vote, et que cela n'a qu'un rapport très lointain avec ce que vous essayez de lui vendre. Vous ne l'autoriserez pas non plus, évidemment, à soulever la fameuse distinction d'Aristote entre deux types de *comportements démocratiques* : le comportement destiné à préserver la démocratie, et le comportement que la démocratie encourage. Car la différence est considérable, et il ne doit pas s'en apercevoir.

Le mot ne doit être qu'une incantation ; ou si vous préférez, un argument de vente. C'est un nom qu'ils vénèrent. Il est bien sûr lié à l'idéal politique d'un traitement équitable pour tous les hommes. À partir de cet idéal politique, vous opérerez dans l'esprit de votre proie une transition délicate jusqu'à la croyance factuelle en l'égalité de tous les hommes (et du votre en particulier). Ainsi le mot *démocratie* justifiera-t-il le plus dégradant (et le moins agréable) des sentiments humains. Vous pourrez amener votre homme à adopter sans honte, et même avec une satisfaction rayonnante, une conduite qui sans la protection du mot magique serait l'objet du mépris universel.

Le sentiment dont je parle est bien entendu celui qui pousse un homme à dire *Je n'en voux bien un autre*.

Le premier avantage, et le plus manifeste, est qu'ainsi vous faites trôner au centre de sa vie intérieure un gigantesque mensonge. Je ne veux pas seulement dire que cette phrase est un mensonge factuel. Certes, votre dient n'égale pas tous les gens qu'il croise en bonté, en honnêteté, ou en sens commun ; pas plus qu'il ne les égale en poids ou en tour de taille. Il y a plus, cependant. Non seulement cette phrase est fausse, mais

il le sait. Quand un homme dit qu'il en vaut bien un autre, c'est qu'il n'en croit pas un mot. C'est une phrase qu'on ne prononce que si on la croit fausse. Le Saint Bernard ne l'adresse pas au chien en peluche. Le professeur ne l'adresse pas au cancre, ni l'employé au clochard, ni la belle femme au laideron. L'appel à l'égalité, hors du champ strictement politique, vient seulement de ceux qui se sentent inférieurs d'une façon ou d'une autre. Il exprime précisément la conscience douloureuse, lancinante, insupportable d'une infériorité que le mortel refuse de reconnaître.

D'où son ressentiment. Notre homme prend ombrage de la moindre supériorité perçue chez autrui : il la dénigre, il veut son anéantissement. Puis la différence elle-même devient à ses yeux une prétention à la supériorité. Personne ne doit se distinguer par sa voix, ses vêtements, ses manières, ses divertissements, le choix de sa nourriture : *Voici quelqu'un qui parle un anglais plus clair et plus euphonique que le mien ; ce doit être la vile affectation d'un cuistre. En voici un qui n'aime pas les hot-dogs ; il doit se croire trop bon pour eux. Celui-là n'a pas allumé le jukebox ; c'est l'un de ces satanés snobs qui cherchent toujours à se faire remarquer. S'ils étaient de braves gens du peuple, ils seraient comme moi. Ils ne devraient pas être différents à ce point. Ce n'est pas démocratique.*

Notez bien que cet utile phénomène n'a rien de nouveau en lui-même. Il est connu depuis des milliers d'années sous le nom d'*envie*. Mais jusqu'à présent il était perçu comme le plus odieux et le plus comique des vices. Quand on était conscient d'en être affecté, on avait honte ; dans le cas contraire, on ne le pardonnait pas aux autres. La délicieuse nouveauté de la présente situation est qu'on peut désormais justifier le péché d'envie, le rendre respectable et même admirable, par l'usage incantatoire du mot *démocratique*.

Sous l'influence de cette incantation, des êtres inférieurs d'une façon ou d'une autre peuvent œuvrer avec plus d'entrain et de succès que jamais à rabaisser tout le monde à leur niveau. Mais ce n'est pas tout. Sous la même influence, ceux qui s'approchent ou pourraient s'approcher d'une humanité plus complète suppriment un goût naissant pour la musique classique ou la bonne littérature, car ils sentent que cela les empêcherait de *faire comme tout le monde* ; des personnes qui pourraient être chastes, honnêtes, tempérées, et qui s'en voient offrir la grâce, la refusent. C'est qu'ils ne veulent pas devenir différents : ce serait une offense à la vie ordinaire, cela les excludrait de l'existence commune, cela nuirait à leur intégration au groupe. Ils pourraient, horreur des horreurs ! devenir des individus.

Tout est résumé dans la récente prière d'une jeune femelle humaine : *Ob, Seigneur, faites de moi une jeune fille normale du vingtième siècle !* Grâce à nos efforts, cela signifiera de plus en plus : *Faites de moi une catin, une idiote, un parasite !*

Mieux encore, par un réjouissant effet secondaire, les quelques âmes (de plus en

plus rares) qui ne deviennent pas *normales* ou *comme tout le monde* ou *intégrées* ressemblent de plus en plus aux pédants olibrius que le petit peuple veut voir en eux. Car le soupçon crée souvent ce qu'il prévoit. (*On me prend pour une sorcière ou un agent communiste, je serai montré du doigt de toute façon, alors qu'ai-je à perdre à devenir ce qu'on me reproche d'être ?*) Ainsi avons-nous créé une intelligentsia qui, quoique minuscule, est entièrement vouée à notre cause.

Mais ce n'est là qu'un sous-produit de notre action, pour ainsi dire. Je retiendrai votre attention sur les vastes efforts que nous avons fournis pour discréditer, et en dernière instance éliminer, toutes les formes d'excellence humaine : excellence morale, culturelle, sociale ou intellectuelle. N'est-il pas sublime que la démocratie (au sens incantatoire) fasse à présent pour nous le travail jadis accompli par les dictatures antiques ? Et en employant les mêmes méthodes, qui plus est ! Vous vous rappelez sans doute ce dictateur grec (on les appelait *tyrans* à l'époque) qui envoya un messager à un confrère autocrate dont il voulait connaître les principes de gouvernement. Le second dictateur amena le messager dans un champ de blé, et y trancha de sa canne les épis qui dépassaient d'un pouce ou plus le niveau général. La morale était claire : n'autorisez personne à prédominer parmi vous sujets. Qu'il ne reste aucun homme meilleur, plus sage, plus renommé ou même plus élégant que la masse. Tranchez-les tous au même niveau : tous des esclaves, des numéros, des néants. Tous égaux. Ainsi les tyrans étaient-ils des démocrates, pour ainsi dire. Mais désormais la démocratie peut accomplir la même œuvre sans aucune autre tyrannie que la sienne propre. Plus besoin de parcourir le champ avec une canne. Les petites tiges tranchent les grandes. Les grandes elles-mêmes abdiquent leur épis dans l'espoir de devenir des tiges *comme les autres*.

S'il faut certes fournir un travail pénible et périlleux avant de parvenir à damner ces petites âmes, ces créatures qui ont presque cessé d'être des individus, on peut raisonnablement espérer un résultat satisfaisant une fois mis en œuvres les efforts et les précautions nécessaires. Les grands pécheurs semblent plus faciles à attraper, mais ils sont trop imprévisibles. Vous les mystifiez soixante-dix ans, et l'année suivante l'Ennemi vous les arrache des griffes. Ceux-là sont capables de véritable repentance. Ils sont conscients de leur culpabilité. S'ils nous échappent, ils seront prêts à défier la pression sociale au nom de l'Ennemi, comme ils la défient aujourd'hui en notre nom. Il est plus difficile d'écraser une guêpe virevoltante que d'abattre un éléphant sauvage à bout portant. Mais si vous ratez votre coup, c'est l'éléphant qui est le plus problématique.

Ma propre expérience concerna surtout le secteur Anglais, et j'en reçois encore beaucoup plus nouvelles que de n'importe quelle autre partie du globe. Ce que je vais dire à présent ne s'appliquera sans doute pas complètement au secteur où vous serez envoyés. Mais vous adapterez mes propos à votre situation. Soyez certains que vous aurez besoin de mettre mes conseils en pratique un jour ou l'autre. Si tel

n'est pas le cas, vous devrez vous efforcer de rendre le pays où vous œuvrez plus semblable à l'Angleterre.



En ces terres prometteuses, l'esprit du *Fen vaux bien un autre* a déjà commencé à s'élever au-delà de la simple influence sociale. Il s'introduit peu à peu dans le système éducatif. Où en est-il à l'heure présente ? Je ne saurais le dire avec certitude. Mais cela n'a pas d'importance. Quand on a saisi une tendance, on peut aisément en prédire les développements futurs ; surtout si on prend soi-même part auxdits développements. La nouvelle éducation admet pour principe fondamental que les cancre et les paresseux ne doivent jamais se sentir inférieurs aux élèves intelligents et travailleurs. Ce ne serait pas démocratique. Les différences entre élèves (car il y a manifestement des différences individuelles) doivent être dissimulées. Cela s'applique à plusieurs niveaux. Dans les universités, les examens sont conçus pour que la plupart des étudiants aient de bonnes notes. Les examens d'entrée sont faits de telle façon que presque tous les citoyens puissent aller à l'université ; peu importe qu'ils soient capables (ou désireux) de tirer profit de hautes études. Dans les écoles, les enfants trop stupides ou paresseux pour apprendre les langues, les mathématiques et les sciences élémentaires peuvent s'adonner aux mêmes activités qu'ils pratiquent dans leur temps libre. Qu'ils fassent des pâtés de sable, et on appellera ça *l'étude des arts plastiques*. Mais il ne doit pas y avoir le moindre indice qu'ils sont inférieurs aux enfants studieux. Si absurdes que soient ces activités, elles devront toujours être considérées avec *parité d'estime*, comme disent les Anglais. On ne peut pas imaginer de méthode plus efficace. On retiendra les enfants doués dans les classes inférieures, car un enfant qui saute une classe risque de traumatiser ses compagnons (*traumatiser* ! par Belzebuth, voilà encore un mot utile !) L'élève brillant restera démocratiquement greffé aux enfants de son âge pendant toute sa scolarité ; et un garçon capable de se colletter à Eschyle ou à Dante sera condamné à suivre en silence les efforts perplexes de ses camarades devant leurs listes de verbes irréguliers.

Nous pouvons raisonnablement prophétiser l'abolition définitive de l'éducation pour le jour où l'esprit du *Fen vaux bien un autre* aura suffisamment pénétré l'atmosphère sociale. Tous les éperons de l'instruction, tous les châtimens de l'ignorance seront abolis. Qui sont ces petits prétentieux qui cherchent à surpasser et à humilier leurs camarades ? De toute façon, les enseignants (ou devrais-je dire les nourrices ?) seront trop occupés à rassurer affectueusement les cancre pour perdre leur temps à donner de vrais cours. Nous n'aurons plus besoin de conspirer à répandre parmi les hommes un orgueil invincible et une incurable ignorance. Ces vermines feront le travail à notre place.

Bien entendu, cela n'arrivera pas avant que tous les modes d'éducation ne soient aux mains de l'État. Patience. Tout cela participe du même mouvement. Les taxes pénales sont sur le point d'annihiler la middle class, qui seule était prête à faire des économies et des sacrifices pour envoyer ses enfants dans des écoles privées. L'abolition de cette classe, en plus d'être liée à l'abolition de l'éducation, est un effet inévitable et

heureux de l'esprit qui dit *Fen vaux bien un autre*. C'est la middle class, après tout, qui a donné à l'humanité l'immense majorité de ses scientifiques, de ses docteurs, de ses chimistes, de ses philosophes, de ses théologiens, de ses poètes, de ses artistes, de ses compositeurs, de ses architectes, de ses juristes et de ses administrateurs. Si jamais tige dût être tranchée, ce fut bien la sienne. Comme disait récemment un politicien anglais : *Les grands hommes n'ont pas leur place en démocratie*.

Il serait vain de demander à pareille créature de préciser sa pensée. Estime-t-il que les grands hommes sont rejetés par la démocratie ? ou qu'ils y sont inutiles ? Qu'importe ce qu'en dit ce moucheron. Pour vous en revanche, la question doit être tranchée.

Car c'est la distinction d'Aristote qui surgit à nouveau. Vous imaginez bien que les puissances infernales salueraient gaiement la disparition de la démocratie comme organisation politique. Comme toutes les formes de gouvernement, elle fonctionne souvent à notre avantage, mais moins, somme toute, que d'autres formes. Et nous devons comprendre que la *démocratie* au sens diabolique (*Fen vaux bien un autre, faisons comme tout le monde, soyons bons camarades...*) est la méthode la plus efficace pour déraciner les démocraties politiques de la face de la terre.

Car l'*esprit démocratique* (au sens diabolique) produit des nations sans grands hommes, des nations d'illettrés satisfaits qu'on pousse à l'ignorance en flattant leurs instincts, et qui sont toujours prêts à montrer les crocs ou à gémir au premier signe de critique. Tel est le destin que l'Enfer souhaite à tous les peuples démocratiques. Lorsqu'une telle nation est confrontée à une nation où les enfants ont travaillé à l'école, où le talent obtient des positions élevées, où les masses ignorantes ne sont pas autorisées à se mêler des affaires publiques, un seul résultat est possible.

Les démocraties ont récemment découvert à leur grande surprise que la Russie les avait dépassées sur le plan de l'avancée scientifique. Quel délicieux spécimen d'aveuglement humain ! Toute leur société s'oppose à l'excellence, et ils s'attendent à ce que leurs scientifiques excellent !

C'est notre fonction d'encourager le comportement, les manières, l'état d'esprit général des démocraties, car ce sont précisément ces choses qui, hors de tout contrôle, détruiront les démocraties. On s'étonnerait presque que les humains ne le voient pas eux-mêmes. Je sais bien qu'ils ne lisent pas Aristote (ce ne serait pas démocratique), mais la Révolution Française aurait dû leur apprendre que le comportement naturel de l'aristocrate est improprie à préserver l'aristocratie. Il leur suffisait d'appliquer le même principe à toutes les formes de gouvernement...

Mais je ne terminerai pas sur cette note ! Au Diable ne plaise que j'introduise dans vos esprits cette même illusion que vous devrez méticuleusement instiller dans l'esprit de vos victimes. Je veux parler de cette illusion selon laquelle le destin des nations est plus important que celui des âmes. Le renversement des peuples libres et la multiplication des états esclavagistes ne sont pour nous qu'un instrument (ainsi qu'une source intarissable d'amusement, bien entendu). Notre fin véritable est la destruction des individus. Car seuls les individus peuvent être sauvés ou damnés, eux seuls peuvent devenir les fils de l'Ennemi ou les amuse-gueules du Maître. Toute révolution, toute guerre, toute famine, n'a de valeur à nos yeux que dans la mesure où elle produit l'angoisse, la tricherie, la haine, la rage et le désespoir des individus. L'esprit qui dit *J'en vauz bien un autre* est certes un puissant outil de destruction des sociétés démocratiques. Mais il a une valeur bien plus profonde comme fin en soi. En excluant nécessairement l'humilité, la charité, la satisfaction et tous les plaisirs de la gratitude ou de l'admiration, il détourne l'homme de la plupart des routes qui mènent au ciel.

Mais je m'interromps, car le moment est venu de m'acquitter de mon devoir le plus plaisant. C'est à moi qu'il revient de lever mon verre à la santé du Principal Slubgob et de l'université du Tentateur. Remplissons nos coupes. Mais que vois-je ? Qu'humé-je ? Quel délicieux bouquet flatte mes narines ? Se pourrait-il ? Monsieur le Principal, je retire tout ce que j'ai pu dire de désagréable sur ce dîner. Je vois que même dans les conditions difficiles où nous sommes réduits, les caves de l'université regorgent de pharisiens vieillis en fût. Fort bien. Cela me rappelle le bon vieux temps. Humez-moi un instant ce bouquet, mes braves démons. Placez vos verres devant la lumière et admirez moi cette robe ! Ces traînées enflammées qui semblent se torturer mutuellement dans les ténèbres du vin ! Mais c'est ce qu'elles font ! Savez-vous comment l'on produit ce nectar ? Différents types de pharisiens ont été cueillis, foulés au pied et mis à macérer ensemble pour produire cette saveur subtile et nuancée. On a choisi les types les plus antagonistes. Certains d'entre eux ne juraient que par les commandements, les reliques et les rosaires, les autres mettaient un point d'honneur à se vêtir de noir, à arborer des faces de six pieds de long, et à se priver de boisson, de jeu ou de théâtre... Mais ils avaient en commun leur sentiment de supériorité et la distance presque infinie qui séparait leurs desseins de la volonté de notre Ennemi. Le dogme le plus puissant de leur religion était la perversité des religions rivales ; la calomnie était leur évangile, le dénigrement leur seule litanie. Oh comme ils se détestaient les uns les autres, lorsqu'ils marchaient librement sous le soleil ! Et comme ils se détestent à présent qu'ils sont unis pour toujours ! Leur surprise, leur ressentiment d'être ainsi associés, la suppuration de leur bile éternellement impénitente, tout cela sera changé par notre digestion en un feu roboratif... un feu qui brûle mais n'éclaire pas. En fin de compte, mes amis, ce sera un jour bien triste que celui où disparaîtra de la terre ce que

la plupart des mortels appellent religion. C'est encore la religion qui nous envoie les péchés les plus délicieux. Nulle part nous n'œuvrons mieux qu'au pied de l'autel.

Votre Imminence, vos Disgrâces, Boucs en rut et Démons distingués, je lève mon verre au Principal Slubgog et à l'université !



*« Le meilleur moyen de chasser le diable, c'est d'en rire et de le railler »
Martin Luther.*

